

Pluie depuis une semaine. L'odeur de la ville devient opiniâtre. Pour un peu, elle me ferait regretter ma campagne, le lac sur lequel, enfant, je patinais, les champs fraîchement retournés et l'herbe coupée des prairies qui laisse des traces sur les genoux. Je regarde Sylvia. Elle me sourit. Elle est en train de mettre Morse dans sa poche. Le vieux Morse lui-même. Paul et Germain débattent de l'habituel et unique sujet qui les passionne : le jeu. Jacques est assis à l'écart, il rêve encore, silencieux, au grand roman qu'il n'écrit sans doute jamais.

Morse essaie d'entraîner Sylvia à la recherche d'un tabac ouvert. Elle lui résiste. Sylvain la surveille du coin de l'œil, l'air de rien ; il réajuste ses lunettes. France s'est approchée de moi sans que j'y prenne garde ; elle pose une main sur mon épaule.

— Jérôme, tu as l'air soucieux ?

— La pluie, je réponds. Ça pue. J'aurais aimé qu'elle cesse, aujourd'hui. Rien qu'un jour.

— Tu es drôle, me dit-elle (je hausse les épaules), nous sommes tous là, non ?

J'acquiesce. Morse s'en va chercher ses clopes. Seul, finalement. Sylvia affronte Sylvain du regard, provocante. Ces deux-là se cherchent sans cesse, ils s'attirent et se repoussent, chacun espérant que l'autre fera le premier pas, flanchera. C'est curieux, Sylvia et Sylvain, ça ne colle pas ensemble, ça ressemble à un fait exprès. Voilà tout le tragique de leur histoire.

France a renoncé à comprendre mon attitude, elle s'éloigne. Comment lui expliquer que le temps seul suffit à gâcher mon plaisir ? J'ai trente ans aujourd'hui et il pleut. Et ça pue. Jacques a sorti sa pipe de sa poche et la bourre consciencieusement ; il n'a même pas ôté son veston : tout ce dont il pourrait avoir besoin s'y trouve, du tube d'aspirine au dictionnaire. Il a peur de manquer, d'avoir à déranger. Je me demande ce qui peut bien l'intéresser en moi, en nous, ce qu'il pense des discours incessants de Morse, du flegme aristocratique de Sylvain, des provocations de Sylvia, de France dont la spécialité est de poser des questions, toujours des questions... Paul et Germain, il les ignore : quelque chose lui déplaît dans leur fascination du hasard. À croire que sa définition ne s'accorde pas à la leur. Difficile de cerner Jacques. Il ne parle que lorsqu'on le pousse à bout, et encore : il chuchote. Je crois que France a raison : c'est un « posé brouillon ». Je l'imagine raturer, reprendre sans cesse ce qu'il gribouille maniaquement sur ses bouts de papier.

France et Sylvia ont rejoint Paul et Germain. Ils tournent la tête vers moi. Je vais vers eux sans même y penser, rechercher un peu de chaleur. Le cercle s'ouvre, ils m'accueillent. Sylvain, depuis un moment, se tient immobile à l'autre bout de la pièce, dos tourné. Il regarde par la fenêtre. Sylvia soupire et a un mouvement de tête vers lui.

— Il fait la tête ou quoi ?

— Non, je dis.

— Il regarde la lune, lance Paul, goguenard.

Germain lui donne un coup de coude dans les côtes et fait un geste du menton en direction de Sylvia. Il murmure.

— Sa lune, elle est là...

Ils pouffent comme des gosses. Je souris malgré moi. Je pense : « Jolie lune... »

Je reprends, pour Sylvia :

— Il surveille Morse. Le bouton d'appel ne fonctionne plus, en bas.

Personne n'est dupe, même si c'est la vérité, et Sylvain est trop heureux de cette excuse que je trouve à son exil : Sylvia, ce soir, l'a encore une fois exaspéré. « Faire du gringue à Morse... » Il n'en revient pas. Elle mériterait qu'il parte. Mais il ne peut pas ; il ne part jamais : il reste tant que Sylvia est là. Tant qu'il supporte son manège.

— La pluie, ça pue !

J'entends mes propres paroles dans la bouche de

France. On rit. On se moque. France prend un air incrédule : qu'est-ce que j'ai donc bien pu vouloir dire ? On rit encore. Paul en profite pour me prendre à part. Quelque chose le préoccupe.

Je me laisse entraîner dans la cuisine.

– Jérôme, il faut que je quitte Paris en fin de semaine. Deux jours. Est-ce que ça pose problème ?

– Non, je dis, je m'arrangerai.

Il paraît soulagé.

– Rien de grave, rassure-toi. Mais tu es sûr ?

– Oui, ne t'inquiète pas.

Il se décontracte.

– Merci.

Il me regarde bizarrement. Je n'insiste pas. Je ne sais pas ce qu'il veut faire de ces deux jours, mais l'agence peut tourner sans lui.

Dans le couloir, Sylvain nous barre le passage ; il a ouvert la porte : Morse est de retour. Sa respiration s'entend depuis en bas. De longues minutes passent. Lorsque, enfin, il apparaît, il brandit fièrement ses deux paquets de Gitanes, qu'il a dégotés au coin de la rue. Puis il file droit vers la bouteille de whisky, la prend par le col et s'en verse une bonne rasade qu'il boit d'un trait avec un claquement de langue satisfait. Sylvia fait la moue. Il se tâte l'estomac, grimace, puis se ressert.

– À la santé de la Sécu et de ce putain d'ascenseur encore en panne !

Morse s'invente un cynisme qu'il n'a pas mais qu'il manie avec la plus grande maîtrise, et c'est ce qui fait l'intérêt de ses histoires. De sa présence parmi nous. Je me souviens l'avoir entendu dire, alors que l'on s'étonnait de le savoir « tâter du ballon » tous les dimanches matin, à Vincennes, que son rêve serait d'être une otarie... Tout le personnage de Morse est là. Surnom compris. Chacun lève son verre, amusé : le budget pour la campagne de prévention de l'alcooolisme que j'ai raflé est conséquent.

Paul et Germain parlent de Monte-Carlo, de l'or qui donnait, avant 1914, un air de pactole au drap vert des salles de jeu, et qui a disparu au bruit des canons.

— J'aurais aimé voir ça ! dit Paul.

Le doute, pour la première fois, m'effleure : ce n'est pas le jeu, dont ils parlent sans cesse, qu'ils aiment, mais le faste. L'étoffe dont le hasard les drape. L'habit du joueur. Jacques fume tranquillement ; j'ai la certitude qu'il a compris ça depuis longtemps. Un instant, j'envie sa perspicacité. Que sait-il encore que j'ignore ? Je l'observe ; il écoute. Morse s'est lancé dans une grande discussion avec France et Sylvia. Il accapare toute leur attention. Sylvain a un sourire narquois. Il pense : « Il n'y en a que pour lui. » Je lève la main, lui tapote amicalement l'épaule.

— Il te dirait que tu ne fais pas le poids.

Sylvain se raidit. La plaisanterie l'a vexé. Je m'en veux. Et puis merde.

— C'est bien ça qui me gêne.

Je n'insiste pas. En fait, je le plains d'en être arrivé là. Le plus grand service que pourrait lui rendre Sylvia serait de lui avouer qu'elle a couché avec nous tous, sauf avec Morse. Enfin, pas encore. D'ailleurs, je devrais dire : sauf avec Morse et moi, son boss. Il réagirait peut-être. Il se déciderait peut-être. J'avance l'échiquier.

— On fait une partie ?

— OK.

J'ai l'esprit ailleurs, mais je peux le battre : c'est un impulsif. Jacques tire sa chaise près de nous.

— Tu chronomètres ?

Il hoche la tête. Je sais que je peux compter sur lui, il n'avantagera personne.

— Une minute par coup.

Il ôte sa montre et la pose à plat dans sa main. Autour de nous, on s'attroupe. Les pronostics vont bon train. J'ai la majorité pour moi. Paul a sorti un billet de vingt.

— Cinq contre un sur Jérôme.

— Tenu ! fait Germain.

La semaine précédente, il a joué contre Sylvain et perdu. Il espère se refaire. Sauver la face, aussi : ne plus être le seul que Sylvain aura battu. Sylvia s'est coulée contre moi et m'asticote gentiment.

— Dis, bats-le pour moi, tu veux ?

Sylvain la foudroie du regard. Jacques lève la main.

On se tait. J'ouvre du pion-dame.

— Pour toi, je dis à Sylvia.

Elle pouffe.

— Shttt ! fait Germain.

Il soutient son poulain. Morse se cure les dents au fond de son fauteuil, affalé. Sylvain, déstabilisé, accepte le gambit. Il perd du temps et me donne de l'air. Paul se frotte les mains. Sylvain joue nerveusement. Au treizième coup, il néglige son fou blanc et perd la chance qu'il avait de reprendre l'initiative.

— Fou prend h2... , chuchote Paul.

France le bâillonne. Il la mord. Elle crie. Sylvain, excédé, se lève.

— Continuez sans moi !

Il s'en va en claquant la porte, arrachant son manteau au passage. Ça jette un froid.

— Mauvais joueur, remarque Germain, dépité.

Le regard qu'on lui lance en dit long. Il se tait. Paul sort son carnet de chèques. Il en griffonne un à la hâte et le laisse sur la table.

La mise reste en jeu. Pour la prochaine fois.

Je me lève et vais ouvrir la porte. La lumière dans l'escalier est éteinte.

— Il est parti pour de bon.

— Excuse-le, dit Sylvia.

Je fais « oui », mais plus personne n'a le cœur à s'amuser. Je range l'échiquier, contrarié. Jacques s'est levé, lui aussi.

— Tu n'y es pour rien.

— Je sais.

— C'est de ma faute, fait remarquer France.

Morse jette son cure-dent et se ressert un verre de whisky.

— À la santé de son foutu caractère !

— Tu ferais mieux de rentrer cuver, quand tu es soûl, tu deviens mauvais ! lui lance Sylvia.

Il ne bronche pas.

— On..., fait-il simplement en dressant l'index.

On ferait mieux...

— Il a raison, je dis. Soirée foutue pour soirée foutue...

France proteste.

— Ah non ! C'est vrai ça, c'est pas parce qu'il est mal embouché que la soirée doit tomber à l'eau !

— Ce n'est pas ce que Jérôme dit, la coupe Sylvia. Paul et Germain ont déjà enfilé leurs manteaux.

France boude, vexée.

— Désolée, Jérôme...

Elle regarde Morse d'un air dégoûté.

— Je reste, si tu veux..., me dit Sylvia. Pour ton anniversaire...

Je souris, malgré moi. Il fallait bien que ça arrive. Ses yeux brillent. Je propose un dernier verre et pousse Paul et Germain de l'entrée dans la salle. Morse fait rouler le sien contre son front, les yeux fermés.

— À Jérôme et à ses trente ans !

Je trinque, cul sec.

– Et maintenant, tout le monde dehors !

On rit. On se sépare dans la bonne humeur. C'est moi le patron. Je prends Sylvia par la taille.

– Pas toi. . .

Elle se presse contre moi.

– Bye bye ! lance France.

Je la sens un peu déçue. Elle a dû comprendre. Sylvia me souffle à l'oreille :

– Ça fait combien de temps qu'elle te tourne autour ?

Je joue l'innocent.

– Tu crois ?

Elle n'est pas dupe. Paul me fait un clin d'œil entendu ; Germain l'a précédé.

– À lundi !

J'approuve distraitement. Jacques se prépare à partir, lui aussi. Il sort son Montblanc et me le tend.

– Pour toi.

Je ne comprends pas aussitôt. Il insiste. Je ne sais quoi dire. Rien ne peut me faire plus plaisir. Je me sens terriblement ému. De tous les cadeaux que j'ai reçus ce soir, c'est celui qui me touche le plus. Sylvia l'a compris. Elle me lâche le bras.

– Merci, je dis bêtement.

Quoi dire d'autre ? Jacques est déjà dans l'escalier. Sylvia referme la porte et me saute au cou. J'ai encore le stylo dans la main.

— Ne fais pas cette tête-là ! Ce n'est qu'un stylo.

— Oui, mais c'est celui de Jacques.

— Et moi ? minaude-t-elle.

Je vais répondre je ne sais quoi — sans doute qu'elle est, évidemment, mon plus beau cadeau d'anniversaire (idiot) — quand elle me ferme la bouche d'un baiser et m'entraîne dans la chambre.

— Montre-moi que tu ne manques pas d'inspiration...

Je capitule. Il pleut mais je m'en fous. Le bruit des gouttes a du bon.

*

Le lendemain, branle-bas de combat à huit heures. Dieu sait pourtant que j'ai horreur de me lever tôt le dimanche, quand l'agence est fermée. Mais le téléphone insiste depuis un quart d'heure et c'est plus que je ne peux en supporter. Je me lève en le maudissant et décroche. C'est mon père.

— Bon anniversaire, fils !

Je reste bouche bée, ravalant ma mauvaise humeur. J'avise le paquet de cigarettes et en allume une.

— Pas causant aujourd'hui, on dirait...

— Je me réveille, je dis. Puis j'ajoute : ça fait plaisir de t'entendre.

Le vieux singe n'est pas dupe, mais il fait comme si. Il veut me voir, j'en suis sûr. Sinon, j'aurais déjà eu droit aux vacheries habituelles du genre : « La vie appartient à ceux qui se lèvent tôt » ou « Je n'interromps pas ton dîner, j'espère ? ». C'est un véritable emmerdeur, quand il veut.

— Quand ? je demande.

— Quand quoi ?

— Tu veux me voir, non ?

Il l'admet, à contrecœur.

— Pas longtemps, ajoute-t-il.

Comme pour se dédouaner d'avance de ce qui peut se passer : on ne sait pas se voir sans s'engueuler. Je promets de faire un saut au magasin dans la journée.

— Entre quatre et cinq... Oui. C'est ça, à tout à l'heure.

Sylvia s'est levée, elle aussi, péniblement. Elle titube et bâille à fendre l'âme.

— Quelle heure ?

— Huit heures quinze.

Elle s'étire et disparaît dans la salle de bains.

— J'ai horreur de boire le café sale, m'avoue-t-elle alors que je trépigne à l'entrée des toilettes qui, par manque de chance, se trouvent dans la même pièce que la baignoire, le lavabo et le bidet.

Je me doute que j'en ai pour un moment avant de la revoir. Et pas question d'entrer, sa toilette, c'est sacré, me dit-elle : elle se « reconstruit pour la journée ».

Rien à faire pour la convaincre de faire une entorse.

En général, dans ces cas-là, je pisse dans l'évier de la cuisine. C'est dégueulasse, mais je n'ai pas le choix. D'ailleurs, j'ai toujours une bouteille de Javel à proximité pour tuer l'odeur et les microbes. Je me retiens autant que je peux pendant qu'elle se bichonne. Je prépare le café. Je l'entends chanter. Quelque chose de niais, pour ne pas changer. Tout son répertoire est affligeant. Pour se « décrasser » : encore une de ses théories. J'ai subitement envie de me recoucher. Mais le mal est fait. La grasse matinée sera pour la semaine prochaine. Je soupire, énervé par les biscottes qui partent en miettes : hier soir, j'ai oublié de sortir le beurre du frigo. J'ai mes manies, moi aussi.

Enfin, Sylvia sort.

La première chose qu'elle dit en me versant du café, c'est :

— Je suis sûre qu'il est imbuvable.

Je ne relève pas. Ça a l'air d'une question, mais ce n'en est pas une. Puis elle se met au beurrage de ses biscottes — elle en fait d'abord un tas avant d'attaquer la première. Je m'étonne de la dextérité avec laquelle elle accomplit le geste si simple en apparence d'écraser le beurre, puis de l'étaler sans faire de la chapelure de mes Heudebert. Grande dame, elle m'en tend deux.

— Pas doué pour ça, hein ? — et de me montrer comment elle procède, au ralenti, entre deux doigts.

J'avise la confiture et la rapatrie de mon côté, l'ignorant volontairement.

— Et France, elle dit, elle fait comment ?

Je la regarde droit dans les yeux.

— Elle n'a jamais touché à mes biscottes.

Elle pouffe. Au passage, je prends du café plein les yeux.

— Éponge ! je fais.

Elle se lève, tend le bras, me passe l'éponge. Je nettoie consciencieusement la table.

— Et au reste, elle a touché ?

Je ne relève pas. Elle formule sa question autrement.

— À part les biscottes, tu lui interdis quoi ?

— Le beurre, je dis. Trop *Dernier Tango*.

Pour le coup, elle s'étrangle et j'évite de justesse un nouveau jet de café-plus-biscottes-plus-beurre-et-confiture.

— Idiot !

Je sens que la journée ne sera pas triste. Elle me regarde droit dans les yeux, d'un air provocant.

— D'accord. . .

Elle a son sourire satisfait. La garce. Je sais qu'elle ne me pardonnerait pas de repousser une telle offre. Je me lève, la plaquette de beurre dans une main, attrapant sa main au passage. Direction la chambre.

Je songe, une nouvelle fois, que j'aurais mieux fait de sortir le beurre du frigo hier soir.

Mon père tient une boutique de fringues aux Halles. Par hasard. Rachetée à Max, un Arménien endetté jusqu'au cou. Un ami de la famille, successivement chef de rayon aux Galeries, puis coiffeur, avant d'être boutiquier. Pas sa vocation. Pas celle de mon père, non plus, qui ouvre un peu quand ça lui chante. Du coup, la clientèle se raréfie.

J'entre, Sylvia sur les talons. Il m'embrasse, puis se tourne vers Sylvia et lui prend les mains. Il la regarde droit dans les yeux.

— Tu peux me laisser un instant seul à seul avec Jérôme ?

Elle a l'air surprise. Un peu décontenancée.

— Oui... bien sûr... Je fais un saut au tabac, je prends un café... Ça ira ?

— Très bien.

Il l'embrasse sur la joue, lui lâche les mains. Je trouve ça un peu familier : il n'a fait que la croiser, à l'agence. Mais elle n'a pas l'air de s'en formaliser. Elle sort, en faisant tournoyer son sac autour de son poignet, en fredonnant un air encore plus idiot que celui du matin. Je hoche la tête en la regardant : ce qu'elle fait de ses hanches en marchant est à proprement parler captivant.

— Viens ! fait mon père, un peu trop brutalement à mon goût.

Il m'attrape par le bras et m'entraîne dans l'arrière-boutique. Ça sent la poussière. Sur la table, il

y a un album de photographies anciennes, un verre et une bouteille de rhum blanc. Deux tabourets. Autour, des cartons à moitié ouverts tamponnés à l'encre rouge de caractères chinois, et quelques baluchons de plastique transparent pleins d'échantillons de tissu.

— Assieds-toi.

Je tire le tabouret, mon père a déjà pris la bouteille et rempli un verre.

— Chacun son tour.

Je bois, d'un trait. Il m'imité aussitôt.

— Alors ?

— Alors, Jérôme... — il baisse les yeux, feuillette l'album — ce que je vais te dire ne va pas te plaire du tout...

— Accouche.

Il redresse la tête et tapote du majeur une photographie, masquée par une feuille de calque. Il semble réfléchir, ses yeux clignent nerveusement. Soudain, il se décide ; il tourne l'album vers moi et soulève le calque.

— Tu reconnais ?

Elle doit avoir cinq ans, brune.

— Jamais vue.

— Erreur.

Je hausse les sourcils, interrogatif.

— Je la connais ?

Il hoche la tête.

— Assez.

— Depuis longtemps ?

— Quelques années.

Je réfléchis une minute, machinalement.

— J'ai horreur des devinettes. Vas-y, balance.

Il se mord la lèvre.

— Ta sœur.

Je hausse les sourcils, ahuri.

— Ma sœur!?

Il lève les mains, détourne son regard du mien.

— Je t'en prie, Jérôme... Ta demi-sœur, pour être plus précis. Il m'avait toujours semblé inutile de t'en parler. Elle a été élevée par sa mère... J'avais perdu le contact... Je... Je n'ai compris que récemment.

D'ordinaire, je ne suis pas très curieux, mais là, il me faut des explications. J'ai donc une demi-sœur? Mon père me regarde, penaud. Il a sa tête de faux-cul. La tête d'un mec qui a fait une bêtise et n'en mène pas large. Dieu sait comment et avec qui il l'a eue, cette demi-sœur, et pourquoi il l'a enterrée pendant toutes ces années... Et voilà qu'elle remonte à la surface. Zut. C'est con pour lui. Ça risque même peut-être de lui coûter un maximum de blé.

— Crache! je dis alors, calmement.

Alors, il me raconte. Une vie que j'ignorais : la sienne, avant qu'il ne rencontre ma mère — feu ma mère —, « jamais avouée à personne ». Il m'explique qu'il n'aurait pas dû, mais que le mal est fait. Une connerie de jeunesse, quoi. Pas de quoi en faire un drame non plus. Le sentiment d'avoir été trompé

m'effleure. Mais, d'un autre côté, je ne me sens pas trop concerné: ce n'est pas cette demi-sœur qui va bouleverser ma vie.

— Merde...

Je secoue la tête. Son regard s'est voilé, ses yeux ont rougi.

— Ce sont elles qui m'ont quitté, tu comprends? J'ignorais tout. J'ai essayé de les retrouver, mais... J'avais fait l'imbécile. Avec ta mère. Maureen — c'était son nom — ne l'a pas supporté. Elle est partie avec la petite. Elle avait deux mois. J'ai juste reçu cette photo, après. Elle avait un autre papa. Je n'ai pas fait d'histoires...

Je hausse les épaules. C'est pathétique. À présent, il tente de sauver la face à mes yeux. Pour un peu, je devrais le plaindre. Non mais, je rêve. Je hausse les épaules.

— C'est ta vie, après tout. Qui c'est?

Il tourne la tête, se passe une main dans les cheveux, du front jusqu'à la nuque. Il transpire. Il a la bouche sèche. On dirait qu'il a peur. Il bredouille:

— Sylvia.

Je reste un moment bouche bée. Le choc. Le choc, quand il a dû apprendre. Ses deux enfants dans la même agence. Par hasard. Et à présent...

Sylvia revient. Elle entre dans la boutique. Elle fredonne encore. *Au clair de la lune*. Mon père est blême. Plus blême que cette saloperie de lune. Je ne sais pas ce

que je vais lui dire, moi, lorsqu'elle arrivera, lorsque son parfum me rappellera nos ébats matinaux, la fenêtre ouverte en pleine lumière et devant moi, entre mes mains, son magnifique cul...

Ma première pensée, idiote – mais on ne se refait pas –, est pour le beurre : je songe, une nouvelle fois, que j'aurais vraiment dû le sortir du frigo plus tôt. Quand on dit que les mecs sont égoïstes...

Sylvia sourit. Elle regarde mon père, la bouche en cœur.

– Tu lui as dit ?

Il déglutit et hoche la tête.

Le ciel me tombe sur la tête.

– Bon anniversaire... , me dit-elle à l'oreille.

Et elle reprend sa chanson.

Au clair de la lune...